

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 984 — 19 Fév. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



ANGLETERRE. — Ouverture du Parlement par S. M. la reine Victoria. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Godefroy Durand.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par F. Véron. — Nos gravures : Ouverture du parlement anglais; — Les sénateurs élus le 30 janvier (suite); — Concours hippique de Bordeaux; — La Naïade; — Catastrophe du puits Jabin; M. Félix Voisin; — M. Laurentie; — L'armée espagnole. — Courrier du palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Le Cotillon. — Memento. — Solution d'échecs.

GRAVURES : Ouverture du parlement britannique. — Les sénateurs élus le 30 janvier (suite). — Carrousel militaire à Bordeaux. — Musée du Luxembourg : Naïade, par H. n. r. — Catastrophe du puits Jabin : Le docteur Fayer; Auguste Chareyron; Vue générale; Obsèques des victimes. — M. Voisin, préfet de police. — M. de Laurentie, directeur de l'Union, décède. — Vaudeville : Madame Coverlet. — Types et épisodes de la guerre carliste. — Types d'orateurs candidats aux réunions électorales. — Echecs. — Rebus.

COURRIER DE PARIS

PARIS n'est pas tout entier dans Paris. Il est, à l'heure où la neige étend son lin-céol sur la nature, où les rues de la capitale se changent en cloaques, où le nez des passants rougeole, il est toute une partie de la population qui s'en va chercher, sous un ciel plus clément, d'autres plaisirs que les premières d'Augier et de Dumas.

La villégiature d'hiver, qui tend à pénétrer de plus en plus dans nos mœurs, a ses adeptes dont le nombre va sans cesse grandissant.

Population curieuse à étudier, et dont les manies, les tics, les habitudes diffèrent totalement des manies, des tics et des habitudes des sédentaires.

Car il y a ceci d'étrange dans l'humanité, c'est que la locomotion exerce sur elle une irrésistible influence qui modifie les tempéraments et bouleverse les idées.

Je connais un avare. Dans la vie ordinaire, il couperait les liards en quatre. Dès qu'il a mis le pied dans un wagon, il devient presque prodigue, dépense sans compter et mène l'existence à grandes guides.

Au contraire, tel individu, plein de confiance, se fait méfiant, étroit, grincheux, aussitôt qu'il ne se sent plus sur le terrain qui lui est familier.

Voyez encore un exemple.

Les gens les plus remplis d'urbanité ont des férocités spéciales dès qu'ils voyagent. Le même monsieur qui aura, ailleurs, des obligations empressées pour tout le monde, sera hérissé et intraitable quand il s'agira d'empêcher de monter dans le compartiment dont il entend se réserver le coin.

Ainsi du reste.

Ceci étant donné, l'observateur a toujours à bénéficier d'un déplacement quelconque. Aussi bien Paris est si électoralisé pour le quart d'heure, que la chronique n'y a pas grand'chose à récolter, professions de foi à part.

Faisons donc d'abord la fantaisie buissonnière.

~~~~~ C'est vers le littoral provençal que la mode pousse chaque année les cohortes du *high-life*.

On ne fait plus, pour ainsi dire, que passer d'une mer à l'autre. L'Océan l'été, l'hiver la Méditerranée. Les flots bleus après les flots verts. Et réciproquement.

A tel point que bien des gens finissent par ne plus avoir de chez soi, oscillant perpétuellement entre les hôtels de Trouville et les hôtels de Nice.

C'est là, je l'avoue, une existence qui me paraît, si on me l'infligeait, le plus cruel des supplices.

N'avoir pour ainsi dire plus de patrie, être balloté sans cesse, ne plus connaître les joies de l'*at home*, ignorer le coin du feu à soi, l'hiver, et, l'été, le coin de jardin, où l'on fait pousser des fleurs aimées, ce serait pour moi une torture. Cela semble être pour quelques-uns une volupté.

Je ne comprends pas.

Tout est banal dans cette existence déracinée.

Les meubles dont on est entouré sont comme des

étrangers pour vous. On n'a pas avec eux de ces intimités qui en font en quelque sorte des membres de la famille. Ils ont été témoins indifférents des souffrances de ceux-ci, des plaisirs de ceux-là. Ils restent en dehors de vous comme ils sont restés en dehors de tous les passants.

Et ces visages insoucieux qui vous environnent!

Le domestique, cet universel parasite, alors même qu'il essaye de vous combler de ses attentions intéressées, ne peut parvenir à vous convaincre. Vous sentez que ses sourires sont grimaces, que ses prévenances sont calculs.

De même de ces connaissances futillement éphémères qui se nouent et se dénouent dans ces milieux d'occasion.

Jamais l'amitié n'a été ainsi nomade. On se serre la main par convention. On cause de niaiseries. On se tolère réciproquement; jamais on ne se comprend.

Et cependant, comme je viens de le constater, ce genre de vie a ses fanatiques. Vraie population flottante, celle-là!

~~~~~ A la vérité, les stations d'hiver qui bordent la Méditerranée font un peu exception.

Elles sont, en effet, garnies de véritables installations qui ne sentent en rien l'auberge.

Les splendides villas qui s'étagent sur la côte de Cannes, par exemple, sont de vraies demeures où l'on a le *chez soi* dans toute sa douceur.

Et puis, comme exception, je trouve charmant ce qui me semble intolérable comme règle de vie.

Faire une fugue de soleil pendant une dizaine de jours, s'en aller chercher un coin de ciel bleu dans ces pays privilégiés, à Antibes, à Nice, à Monte-Carlo, c'est un entracte exquis au milieu des brumes et des soucis parisiens.

Cette année, la politique a peut-être un peu diminué le nombre des touristes. Cependant c'est encore en pleine fermentation, en plein entrain.

Outre les artistes parisiens qui défilent les uns après les autres dans ces régions où se donnent les rendez-vous de bonne compagnie, comme on chante dans le *Pré-aux-Clercs*, les amateurs cosmopolites ont à-bas des surprises inattendues.

A Nice, l'autre jour c'était M^{me} la baronne Vigier (connue autrefois sous le nom de la Cruvelli) qui jouait *Faust* au Cercle de la Méditerranée.

Tout le long, le long de la côte, on ne rencontre, d'ailleurs, que célébrités artistiques.

Sur la route de Monaco, c'est une procession ininterrompue, depuis M^{lle} de Restzké jusqu'à Théo, en passant par tout ce qu'il y a de pianistes, de violoncellistes, de guitaristes connus en ce monde.

Comme je grimpais dans le wagon du retour, je tombe sur M. Rouzard, l'heureux mari de Nilsson.

Je dis heureux, quoique la faculté de médecine ait eu fort envie de lui contester, tout dernièrement, cette épithète.

Comme il était à Paris, un docteur Tant-Pis ne s'avisait-il pas de lui déclarer qu'il était perdu s'il ne prenait aussitôt et à grande vitesse le chemin du Midi?

Nilsson avait justement en projet une excursion qui devait lui rapporter cent mille francs. Elle n'hésita pas une minute. Elle tourna le dos au Nord, où elle devait se rendre, renonça aux cent mille francs et suivit son mari qui, à l'heure qu'il est, doit au soleil une vraie reconnaissance.

Il ne reste presque plus de traces de la bronchite qui avait envie de pousser au noir.

Naturellement, nous avons causé quelque peu des projets de la diva.

Paris, j'ai le regret de le dire, ne figure pas sur ses futurs itinéraires. Elle compte aller à Londres en mai; puis, de là, elle fera une nouvelle tournée en Amérique, où on la réclame avec force instances et force dollars; après...

Après, il se pourrait qu'Ophélie renonçât prématurément au théâtre. C'est, du moins, un projet.

Heureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres. On n'abdique pas en pleine popularité.

~~~~~ Le soir même où je remettais le pied sur le sol parisien, la Comédie-Française jouait *l'Étrangère*, de Dumas fils.

Une drôle d'impression que celle qu'on éprouve en passant sans transition du roulement du train au

bourdonnement de la foule envahissant la maison de Molière.

On a encore dans les oreilles la voix glapissante du chef de train qui crie :

— *Melun!* cinq minutes d'arrêt.

Malgré soi, on est tout prêt à prendre le contrôle du théâtre pour le comptoir d'un buffet. Quand on vous remet le numéro de vestiaire pour votre paletot, on est sur le point de demander à l'ouvreuse :

— Combien ai-je d'excédant de bagage à payer?

Par exemple, où il y avait différence absolue, c'est dans l'absence complète de sifflet.

La belle chambrée! et quel tonnerre d'applaudissements! Monselet vous dira, avec son esprit habituel, les péripéties de la soirée.

Parlons un peu de l'auteur.

Alexandre Dumas fils, à cause de la rigidité de certaines préfaces, passe dans le public pour un sentencieux qui officie pontificalement. On se trompe beaucoup, quand on s'imagine qu'il a troqué sa verve d'autrefois contre une gravité doctorale.

Je vous assure que dans l'intimité il est resté le causeur étincelant, l'humoriste gai et plein de fantaisie dont les mots ont toujours fait prime.

S'il a tourné au noir dans certains de ses écrits, c'est faute d'avoir mis en pratique lui-même la formule qu'il donne dans *l'Étrangère*.

C'est un des plus jolis mots de sa pièce.

— Prenez garde, dit à un certain moment le docteur Remonin à l'étrangère, le bien finit toujours par l'emporter sur le mal.

— D'où vient donc que, dans la vie, on voit si souvent le contraire?

— C'est qu'on ne regarde pas assez longtemps.

Après cette profession de foi, Dumas fils, qui a tout le temps de regarder, et de bien regarder, n'aurait plus de prétexte s'il persistait à écrire, contre l'humanité en général et son temps en particulier, des boutades à l'Alceste.

Quel homme, d'ailleurs, eut une carrière plus riante?

Il arrivait portant un grand nom et porté par lui.

Il ne fut pas Dumas fils, il fut Dumas II.

Aujourd'hui, que pourrait-il souhaiter? Il a la fortune, non pas celle qui vient d'héritage et qui est sans saveur, mais la fortune gagnée par le travail.

Il s'est fait un nid charmant, là-bas, du côté du parc Monceaux.

S'il a choisi cette retraite un peu éloignée c'est pour échapper dans une certaine mesure aux obsessions des solliciteurs qui guettent sa collaboration.

— Vous demeurez un peu loin, lui disait quelqu'un.

— Mais non... je suis tout au plus à six impertuns de la Madeleine.

L'été il s'en va à Puy, un coin dont il est l'inventeur ou à peu près. Il faut bien avoir ses faiblesses et inventer une plage est un petit travers à la mode.

Là, il vit en hygiéniste, car il a compris qu'il faut soigner le fourreau quand on veut conserver la lame. Il est passé le temps où un écrivain n'aurait pu faire croire à son talent s'il n'avait mené la vie débraillée du soupeur et du noctambule.

Dumas fils se couche sans nulle vergogne à neuf heures du soir quand il est fatigué, ne mange pas sans faim et ne boit pas sans soif.

Ayant failli perdre la santé dans sa jeunesse, il en a senti tout le prix et n'a plus envie de se jouer lui-même à pile ou face.

Guenille soit, mais guenille lui est chère.

Une des passions de Dumas ce sont les tableaux. Il a une fort belle galerie qui s'accroît tous les jours, surtout à Puy, où il a pour voisin Vollon.

Vollon adore le billard et dit volontiers à Dumas, son voisin :

— Je vous joue une marine en trente points secs.

Et il la perd, car Dumas est un *vetnard* s'il en fut.

Comment voulez-vous, après tout cela, qu'il garde une rancune sérieuse à l'humanité?

~~~~~ Toujours à propos de *l'Étrangère*, il paraît qu'un des soucis de Dumas a été de savoir quelle profession il donnerait à son héros Gérard, le jeune premier de la pièce.

Le fait est qu'on a tant usé et abusé de toutes les positions sociales qu'il devient bien difficile de choisir.

L'homme de lettres est usé jusqu'à la corde depuis Desgenais.

L'artiste? on en compte des centaines dans le répertoire, et d'ailleurs notre époque de positivisme proteste contre l'emploi immodéré des peintres sublimes ou des sculpteurs rêveurs.

Le marin a été très à la mode dans ces dernières années, mais on en a tant mis partout que la monotonie est venue vite.

C'est l'ingénieur qui a les préférences de Dumas, dont les sympathies sont visiblement tournées vers la science depuis quelque temps. Son Claude était un ingénieur déjà. De même de Gérard.

Les *x* triomphent; la muse a comme temple l'École centrale.

Cette préoccupation du public qui demande à connaître le métier des personnages avant de s'intéresser à eux est chose toute moderne.

Dans le répertoire classique, on s'inquiétait uniquement des caractères, métier à part.

Le distrait était le distrait, peu importait qu'il fût marchand de fer ou savant, littérateur ou homme de finance.

Le misanthrope était le misanthrope.

Alceste n'avait pas à expliquer au public s'il était commerçant, architecte ou grand seigneur.

Mais il est impossible de ramener le goût de ce côté-là, et je me demande avec effroi comment feront les auteurs de l'avenir pour donner à leurs héros des moyens de vivre inédits.

C'est leur affaire, du reste, et ce n'est pas la mienne.

~ Pourtant, de temps à autre, une spécialité inattendue se révèle.

Par exemple, on n'a jamais, que je sache, fait figurer dans une comédie un jeune premier exerçant la profession d'homme-poisson.

C'est une profession, cependant, comme l'attestent les affiches des Folies-Bergères. J'ajouterai même qu'elle n'est pas sans précédent.

Il me souvient parfaitement d'avoir vu au Cirque d'Hiver, il y a une huitaine d'années, un individu qui se livrait à des exercices identiques dans un vaste aquarium éclairé au gaz.

Il n'eut même aucun succès. Peut-être notre siècle n'était-il pas mûr encore pour ce genre d'admiration.

Le poisson du Cirque avait lui-même pour aïeul le Léonidas Requin d'Eugène Sue.

Vous vous rappelez cet infortuné bachelier qui était réduit à endosser une peau de phoque et à vivre dans une baignoire?

Et Eugène Sue l'appelait un *fruit sec*!

Ironie!...

~ La mort ne fait jamais relâche.

Elle s'est attaquée cette semaine à deux hommes qui, pour des raisons diverses, auraient dû la faire reculer.

Le premier, M. de Carné, ne s'intitulait-il pas *immortel* de par son investiture académique?

Le second était un des savants qui travaillèrent avec le plus de succès à la combattre.

Quand mourut Dupuytren, le fameux chirurgien, quelqu'un dit :

— Dupuytren!... La mort aura profité d'un moment où il regardait d'un autre côté.

On en pourrait dire autant du docteur Andral, qui, malgré son grand âge, était resté une des lumières de la science. C'était encore à lui qu'on allait demander conseil, lorsqu'un cas d'une gravité exceptionnelle posait devant ses collègues quelque problème extraordinaire.

Quoiqu'il fût presque octogénaire, le docteur Andral avait gardé une lucidité merveilleuse.

Il ne pratiquait plus à l'état constant. Seulement, jamais on ne faisait en vain appel à cette prodigieuse intuition qui l'avait placé au premier rang.

Trousseau, qui fut son émule, était le premier à lui rendre justice. Un jour, je l'entendis apprécier ainsi Andral :

— Il lit où les autres épèlent.

Le cœur, chez lui, était à la hauteur de l'intelligence.

Combien de fois ne lui arriva-t-il pas de se signaler par quelque trait touchant!

Nous tenons le suivant d'un de ses amis intimes.

Un jour, son domestique le prévient qu'une femme pauvrement vêtue et accompagnée d'une petite fille au visage amaigri demande à lui parler.

Andral la fait introduire.

La femme entre, portant dans ses bras son enfant qui grelottait de fièvre.

— Vous désirez me consulter, madame?

— Oui, monsieur le docteur... Car on m'a dit que vous seul pourriez sauver la petite... Alors j'ai mis tout ce que j'avais au mont-de-piété pour vous l'amener ici... parce qu'elle pleure quand je lui parle de la mener à l'hôpital...

— Voyons...

— Pardon, monsieur le docteur, mais j'ai quelque chose à vous demander avant... On m'a dit aussi que vous preniez 40 francs par consultation... Or, je n'ai pu réunir que 30 francs, et je ne voudrais pas, vous comprenez, avoir l'air de vous faire tort.

— Montrez-moi votre enfant, dit Andral sans répondre.

Il auscultait, examina, fit son ordonnance.

Puis, tout cela terminé, comme la brave femme lui tendait un papier dans lequel était soigneusement enveloppée la modique somme qu'elle avait eu tant de peine à se procurer :

— On vous a trompée, madame... Une consultation, ce n'est pas 40 francs... c'est 500 francs.

En même temps, il glissa un billet de banque dans la main qui s'allongeait vers lui.

~ Dans notre dernier courrier, nous parlions des peintures de Baudry.

Tandis qu'on se prépare à les déménager pour les remplacer par des copies, un honorable correspondant nous fait part d'un procédé qui empêche, assure-t-il, toute détérioration des toiles.

Ce procédé, nous dit-il, a été employé au Mans par un artiste, M. Renouard.

Il y a deux ans, celui-ci a décoré un café. Depuis deux ans ses peintures sont exposées bien plus directement encore à l'action du gaz, puisque la hauteur de la salle est beaucoup moindre et que les dimensions sont plus restreintes.

De plus, la fumée du tabac apporte son contingent pour hâter la destruction des œuvres de l'artiste. Cependant, malgré toutes ces conditions défavorables, les peintures ont conservé toute leur fraîcheur et la valeur relative des tons.

Il nous semble qu'il vaudrait la peine de vérifier ces assertions, surtout quand la vérification est si facile.

Si l'on adopte le système qui consiste à remplacer les œuvres originales par des copies médiocres, la décoration deviendra dérisoire.

Nous ajouterons qu'on nous paraît faire plus de réclame que de raison à M. Baudry en l'isolant des autres artistes qui ont décoré l'Opéra avec lui.

Pourquoi tant de sollicitude en son honneur et tant d'indifférence pour les plafonds de MM. Pils et Lenepveux, qui ont bien leur petit mérite, ce me semble? M. Baudry ne résume pas à lui seul l'art contemporain.

~ On a perdu l'habitude des fournées de décorations telles qu'elles se pratiquaient autrefois.

Peut-être moins prodiguée, la distinction n'en a que plus d'éclat.

Sur la dernière liste des promotions, trois noms ont particulièrement réuni les sympathies.

Le premier est celui de M. Coppée. Le poète du *Passant* est, parmi les jeunes, un des plus justement appréciés. Nous n'avons pas à faire son éloge auprès de nos lecteurs pour qui Coppée est un ami.

En ce moment même *la Veillée*, sa dernière œuvre, que M^{me} Doche interprète avec un si rare talent, est applaudie dans toutes les réunions d'élite. C'est le grand succès de cet hiver. On a été unanime pour applaudir à la distinction qui a été conférée à Coppée. *L'Officiel* n'a pas eu besoin de la motiver autrement que par ce seul mot : *poète!*

Et chacun s'est souvenu aussitôt des œuvres délicates et émues qui ont fait la renommée de l'écrivain.

Leloir, le peintre, si justement goûté, l'auteur de *la Fête du grand-père*, est aussi parmi les élus.

Il y a longtemps que le suffrage du public a classé M. Leloir parmi les favoris de la vogue. Son

pinceau, tout personnel, sait être épisodique sans tomber dans la vignette; il a une note bien à lui. Il fait vivre ses sujets.

Unanimité aussi pour fêter sa décoration.

J'en dirai autant de M. Delaplanche, le sculpteur si remarqué au dernier Salon pour son joli groupe de *l'Éducation maternelle*.

M. Delaplanche, tout comme M. Leloir, est ce que j'appellerai un artiste actuel. J'aime, pour ma part, ceux qui savent être de leur temps, tout en donnant à leurs œuvres ce caractère de vérité éternelle qui fait l'art supérieur.

~ Les prophètes de mauvais augure en seront pour leurs frais de présages malencontreux.

Ils s'en allaient répétant que la *Jeanne d'Arc* de Mermet subirait un nouvel ajournement.

Le pauvre Mermet a déjà subi d'assez cruels retards!

Quand on pense que sa pièce allait être jouée au moment où l'Opéra a brûlé inopinément. Il est, d'ailleurs, accoutumé à l'attente, celui qui, pendant près de vingt années, a gardé *Roland à Roncevaux* en portefeuille.

Les artistes ont donné à Mermet le surnom de *l'Aloès*, parce qu'il ne fleurit qu'à intervalles terriblement éloignés.

Il en sera récompensé, s'il faut en croire les bruits de coulisses. Puisque tous les artistes sont contents de leur rôle. Chose rare!

Krauss surtout.

L'air des visions est à l'avance annoncé comme une merveille. C'est une fière artiste que celle-là. Ce n'est pas seulement une cantatrice. Il y a autre chose.

— Une Rachel qui a de la voix, l'a définie quelqu'un.

Quant à Mermet il prend son parti, en homme d'esprit qu'il est, de toutes les tribulations par lesquelles il a dû passer.

— Si j'étais mort, dit-il, ce serait peut-être allé plus rondement.

Cela rappelle un mot de Delacroix.

On parlait devant lui de la difficulté qu'ont les peintres à se faire célèbres de leur vivant, tandis qu'aussitôt après leur décès la réputation marche avec une rapidité foudroyante.

— Oui, dit-il, pour nous autres, quand nous avons envie d'arriver, il y a quelque chose qui va plus vite que le chemin de fer, c'est un corbillard.

~ Un homme charmant, c'est le docteur X..., et entendant la plaisanterie.

L'autre soir, on causait médecine dextant lui :

— Docteur, demanda soudain M^{me} X..., est-il vrai que ce soit votre confrère B... qui a tué le vieux comte de Roncherolles?

— Oh! madame!... La phrase était finie. Il a seulement mis le point.

PIERRE VÉRON.

On nous reproche, trop sévèrement peut-être, d'avoir exposé un peu crûment les terribles effets de la catastrophe du puits Jabin. La vue de ces cadavres qu'on rassemble sur de la paille pour les replacer dans la benne qu'ils ont quittée pleins de vie, le désespoir de leurs familles aux abords du terrible puits, enfin l'exposition des soixante-quatre cercueils dans l'église tendue de noir ont impressionné bien des cœurs. Hélas! en reproduisant à la dernière heure ces douloureuses scènes prises sur le fait, pour ainsi dire, par M. Sainte-Marie, notre zélé correspondant, nous n'avons fait que notre devoir d'interprètes fidèles de la vérité; par ce fait, nous avons pu apitoyer le public sur le sort des malheureuses victimes, nous croyons donc avoir fait une bonne action si la pitié inspirée retombe en secours sur des veuves et des orphelins désormais sans pain et sans soutien.

Nous rappelons qu'une souscription en faveur des familles des mineurs du puits Jabin est ouverte dans les bureaux du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, et nous la recommandons de nouveau à nos lecteurs et à nos abonnés.





BORDEAUX. — Le concours hippique. — Le carrousel militaire. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Georges Saint-Lanne.)

NOS GRAVURES

Ouverture du Parlement anglais

L'OUVERTURE du Parlement anglais a eu lieu le 8 février dernier, avec le cérémonial des anciens jours, oublié depuis 1861. La reine Victoria avait tenu, cette fois, à faire en personne l'ouverture du Parlement, ce qu'elle n'avait pas fait encore depuis la mort du prince Albert.

Amenées dans les voitures de gala, la reine et la cour pénétrèrent dans la salle des séances, après avoir traversé la double haie que formaient les gardes du Parlement, armés de halberdes, et dont le costume Henri VIII s'est conservé fidèlement jusqu'à nos jours. La reine prit place sur le trône, auquel était suspendu le manteau royal en satin blanc, et que surmontait un dais en or. Sa Majesté portait une robe de moire noire à longue traîne, toute bordée d'hermine, et sur laquelle était passé en sautoir le grand cordon rouge de l'ordre du Bain. Son voile blanc était rattaché à sa coiffure par la couronne ducale. A ses côtés, se tenaient debout ses deux filles, les princesses Beatrice et Louise, en magnifiques toilettes couvertes de plumes blanches et de diamants. Debout, à sa gauche, un membre du Parlement portait l'épée d'Etat enfermée dans son fourreau de velours tout brodé de fleurs de lis d'or.

Au pied du trône, et faisant face à la reine, étaient assises : la comtesse de Tecke, en robe de velours noir ; la princesse de Galles, en soie violette toute couverte de dentelle blanche et portant, comme sa belle-mère, le grand-cordon du Bain ; la duchesse d'Edimbourg, en velours violet. Tout alentour, se pressaient les grands dignitaires, évêques et magistrats aux camails d'hermine, portant la perruque grise ; lords, membres du Parlement, aux longues robes en velours rouge à collet d'hermine, sur lequel était cousu un flot de rubans noirs, à l'endroit où battait jadis la queue de la perruque. Là, comme à la cour, se trouvait aussi réunie, sous le rayonnement de ses diamants, l'élite de la plus haute fashion.

Le lord-chancelier, s'avancant à droite de la reine, lut le discours du trône, dont nos journaux politiques ont publié le résumé. Derrière ce grand dignitaire se tenaient quatre hérauts, tête nue, revêtus d'un riche tabar écartelé des armes du Royaume-Uni.

A son arrivée ainsi qu'à son départ, la reine Victoria a été acclamée avec cette cordialité que les Anglais lui ont toujours témoignée en toute occasion, et qui n'a jamais rien eu de commun avec les expansions généralement si froides des enthousiasmes officiels.

Les Sénateurs élus le 30 janvier (suite)

- ALPES-MARITIMES : M. DIEUDE-DEFLY, ancien consul général à Gênes, ministre plénipotentiaire. (Constitutionnel.)
- ARDENNES : M. CUNIN-GRIDAIN, grand industriel, fils de l'ancien ministre du gouvernement de Juillet, membre de la Législative. (Républicain.)
- AVEYRON : MAYRAN, membre du conseil général. (Bonapartiste.)
- CALVADOS : M. ÉDOUARD BOCHER, né à Paris, le 16 février 1811, préfet du gouvernement de Juillet, député à la Législative, administrateur des biens de la famille d'Orléans, député à l'Assemblée nationale. (Constitutionnel.)
- COTE-D'OR : M. LACOMBE, doyen de la Faculté de droit de Dijon, membre du conseil général. (Républicain.)
- EURE-ET-LOIR : M. LABICHE, ancien secrétaire général du ministère de l'intérieur sous M. Thiers, président du conseil général. (Républicain.)
- FINISTÈRE : M. SOUBIGOU, membre du conseil général. (Légitimiste.)
- GIRONDE : M. RAOUL DUVAL (père), premier président honoraire de la cour de Bordeaux. (Bonapartiste.)
- INDRE : M. CLÉMENT, né le 30 octobre 1829, avocat à la cour de cassation, membre de l'Assemblée nationale. (Constitutionnel.)
- HAUTE-LOIRE : M. JACOTIN, juge au tribunal civil du Puy. (Républicain.)
- LOIRE-INFÉRIEURE : M. DE LAVRIGNAIS, ancien employé supérieur du ministère de la marine, vice-président du conseil général. (Légitimiste.)

LOIRET : M. JAHAN, ancien conseiller d'Etat sous l'empire, président du conseil général. (Bonapartiste.)

MAINE-ET-LOIRE : M. LE BARON LEGUAY, préfet du Nord. (Constitutionnel.) — M. ACHILLE JOUBERT, industriel, ancien maire d'Angers. (Conservateur.)

HAUTE-MARNE : M. ROBERT DEHAUT, grand industriel, maire de Saint-Dizier. (Républicain.)

MEURTHE-ET-MOSELLE : M. BERNARD, ancien maire de Nancy. (Républicain.)

NORD : M. DE STAPLANDE, né en 1798, ancien garde du corps de Charles X, député en 1837, puis à la Législative, membre de l'Assemblée nationale. (Légitimiste.)

OISE : M. AUBRELIQUE, membre du conseil général. (Conservateur.)

ORNE : M. PORIQUET, ancien préfet de l'empire. (Bonapartiste.)

PAS-DE-CALAIS : M. DE BOSAMEL, capitaine de frégate. (Conservateur.)

HAUTES-PYRÉNÉES : M. CAZALAS, médecin, président du conseil de santé des armées, président du conseil général. (Bonapartiste.)

PYRÉNÉES-ORIENTALES : M. EMMANUEL ARAGO, né le 6 juin 1812, avocat, chargé d'affaires à Berlin en 1849, membre de la Législative, député au Corps législatif, membre du gouvernement de la Défense nationale, député à l'Assemblée nationale. (Républicain.)

RHONE : M. JULES FAVRE, né à Lyon, le 21 mars 1809, avocat à Lyon, puis à Paris, secrétaire général du ministère de l'intérieur sous Ledru-Rollin, membre de la Constituante, de la Législative, du Corps législatif, membre du gouvernement de la Défense nationale, puis de M. Thiers, membre de l'Assemblée nationale. (Républicain.)

SEINE-INFÉRIEURE : M. ANCEL, né au Havre, le 16 octobre 1812, armateur, député à la Législative, au Corps législatif, à l'Assemblée nationale. (Conservateur.) — M. ROBERT, général de brigade ; prit une part distinguée à la guerre de 1870, membre de l'Assemblée nationale. (Conservateur.)

SEINE-ET-MARNE : M. FOUCHER DE CAREIL, né à Paris, le 1^{er} mars 1826, littérateur, ancien préfet des Côtes-du-Nord et de Seine-et-Marne sous M. Thiers. (Républicain.)

SEINE-ET-OISE : M. FERAY D'ESSONES, né en 1806, grand industriel, fondateur de la réunion des républicains conservateurs qui donna naissance au centre gauche, membre de l'Assemblée nationale. (Républicain.)

DEUX-SÈVRES : M. TAILLEFERT, né en 1808, ancien magistrat, membre de l'Assemblée nationale. (Conservateur.)

SOMME : M. DE DONPIERRE D'HORNOY, né le 24 février 1816, vice-amiral, membre de l'Assemblée nationale, ministre de la marine du 24 mai 1873 au 16 mai 1874. (Légitimiste.)

VAR : M. CHARLES BRUN, né à Toulon, le 22 novembre 1821, ingénieur en chef de la marine, membre de l'Assemblée nationale. (Républicain.)

VIENNE : M. DE LADMIRAL, né en 1808, général de division, a commandé avec une grande distinction le 4^e corps pendant les opérations autour de Metz, notamment le 16 août, gouverneur militaire de Paris. (Légitimiste.)

HAUTE-VIENNE : M. DE PEYRAMONT, né en 1805, conseiller à la cour de cassation, membre de l'Assemblée nationale. (Constitutionnel.)

VOSGES : M. CLAUDOT, membre du conseil général. (Républicain.) — M. GEORGE, né en 1830, avocat à Épinal, préfet des Vosges au 4 septembre, membre de l'Assemblée nationale. (Républicain.)

YONNE : M. RIBIÈRE, ancien préfet du gouvernement de la Défense nationale. (Radical.)

CONSTANTINE : M. LUCET, ancien avocat à Toulouse, exilé au 2 décembre, préfet de Constantine au 4 septembre, membre de l'Assemblée nationale. (Radical.)

Concours hippique de Bordeaux

A l'occasion du concours hippique du Midi organisé à Bordeaux, le 7^e régiment de hussards, qui tient garnison dans cette ville, a donné le 6 février un brillant carrousel militaire.

Après plusieurs manœuvres d'ensemble, les quatre quadrilles, commandés par MM. de Beauquesne, Hubert-Délisle, de Maistre et de Nexon, et que dirigeait M. de Tantaloup, capitaine instructeur commandant, ont exécuté les courses des bagues, des têtes et du ja-

velot, qui ont excité dans le public bordelais le plus vif intérêt.

C'était merveille que de voir ces agiles cavaliers revêtus d'un coquet dolman bleu de ciel, aux panaches flottants de plumes blanches et écarlates, exécuter tous ces jeux avec une rare adresse et une sûreté de main incroyables. M. de Nexon, dans la course du javelot, à coup sûr la plus difficile, manquait rarement le but.

La course des têtes est fort originale ; on place un mannequin, qui simule une tête, sur un monticule de sable, et il s'agit de l'enlever d'un coup de sabre en passant au galop devant lui ; c'est, à peu de chose près, l'ancienne *quintaine*, sur laquelle les chevaliers du bon vieux temps essayaient leur adresse avant de courir sus aux Sarrasins ; mais la *quintaine* était de moins bonne composition que la *tête* de nos jours ; c'était un grand bonhomme en bois dont le bras était armé d'une gaule ; il était monté sur un pivot bien huilé, et quand la lance ne le touchait pas juste au milieu de la poitrine, il se retournait brusquement et *gaulait* d'importance le maladroït.

Après ces jeux, on a exécuté le carrousel militaire : attaques en cercles, attaques de front, croix de Malte, croix de Saint-André, les huit cercles, la mêlée, la grande charge en bataille, etc... Inutile de dire que les exécutants ont fait preuve de la même précision et de la même adresse, malgré le givre et la neige qui se sont mis à tomber fort mal à propos.

Une brillante course avec obstacles et sauts de haies a terminé le carrousel, et à cinq heures l'immense foule des spectateurs s'éloignait en emportant un excellent souvenir de cette brillante fête hippique et militaire.

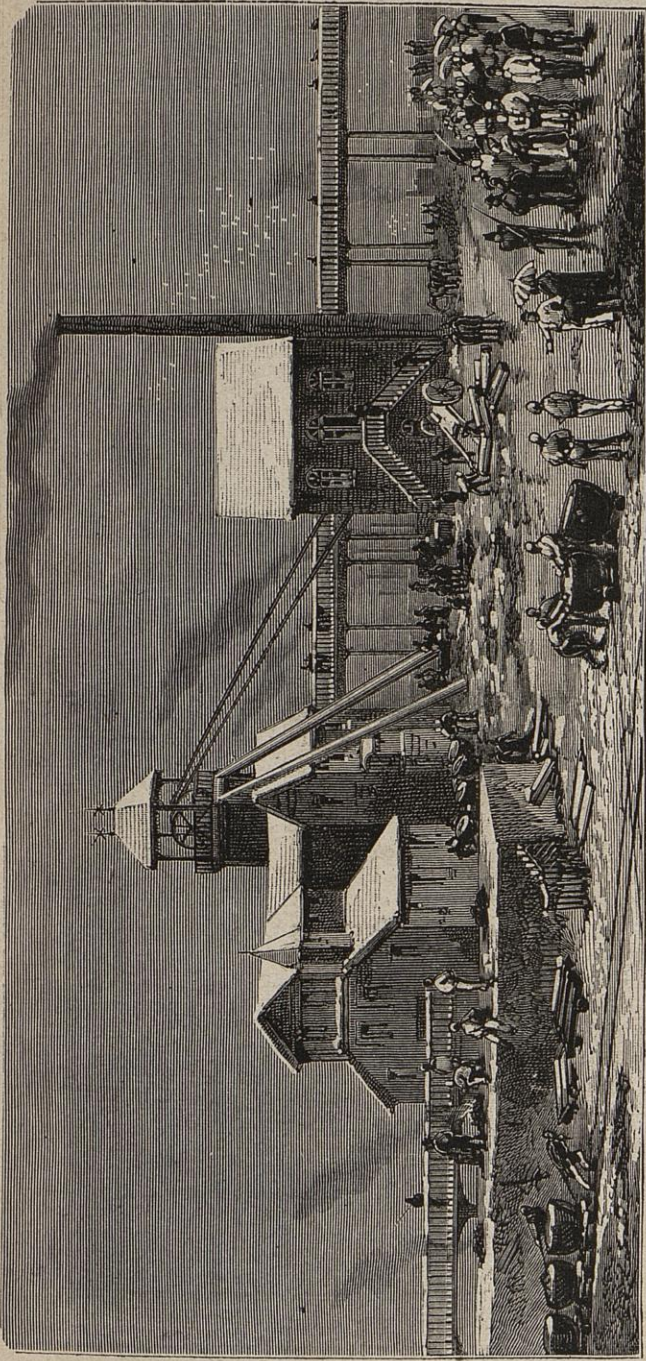
« La Naïade, » par M. Henner

LES amis du beau ont remarqué au dernier Salon, cette grande toile dans un petit cadre, et ont applaudi au savoir, à la poésie, à l'élévation du maître, qui reste dans les hautes régions de l'art sans sacrifier au goût du jour. Nous ne reviendrons pas sur l'appréciation particulière de cette œuvre charmante, qui a trouvé l'éloge qu'elle méritait dans le Salon de notre collaborateur M. Merson ; nous voulons seulement féliciter la direction des Beaux-Arts de l'avoir acquise, pour en faire profiter le public dans son palais des maîtres modernes, ce que nous faisons nous-mêmes en en donnant ici une reproduction, que nous voudrions encore plus parfaite.

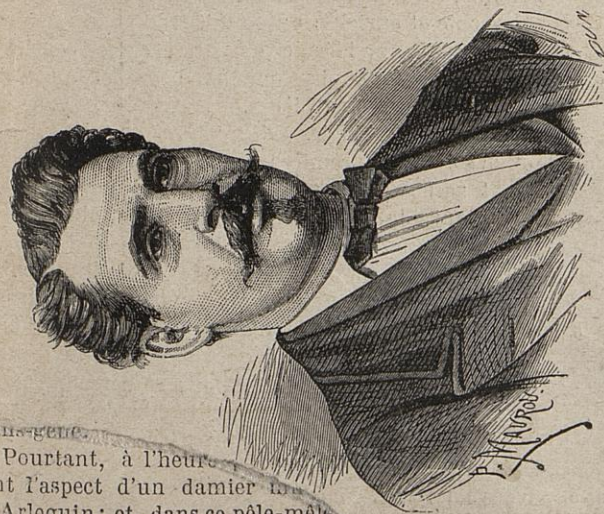
Catastrophe du puits Jabin

COMME nous le disons plus haut, en reproduisant dans toute leur vérité quelques épisodes de ce terrible événement, nous n'avons voulu qu'inspirer la pitié en faveur des malheureux délaissés. Aujourd'hui, nous remplissons un dernier devoir en représentant l'arrivée des victimes à leur dernière demeure, et, pour ne pas pousser au lugubre, nous nous abstenons de donner les reproductions des intéressants mais trop sinistres croquis que veut bien nous adresser M. Leroux, architecte, qui, comme membre du conseil municipal, a pu suivre, depuis le commencement, les péripéties du drame. Donc, pas de cadavres racornis et grimaçants au milieu des décombres des galeries, ni ces mêmes débris humains dans la salle de l'hôpital, où des femmes et des enfants désespérés cherchent en vain à reconnaître leur époux et leur père ! — Nous épargnerons également aux regards le répugnant spectacle de chevaux brûlés et gonflés que les équarisseurs dépècent pour les retirer des galeries, où leur putréfaction peut ajouter un fléau de plus.

Nous regrettons cependant de ne pouvoir reproduire un remarquable dessin de M. Leroux, représentant la cérémonie religieuse dans la cour de l'hôpital. Les cercueils que nous avons montrés dans l'intérieur de l'église sont là rangés sur leurs brancards, au-dessous d'arbres décharnés ; les porteurs sont debout à chaque extrémité et les familles encadrent le triste tableau de leurs sombres vêtements de deuil. Sur le premier plan, un autel, élevé en plein air, est occupé par le clergé officiant qu'entoure la foule émue et sympathique. La neige qui couvre la terre, et celle qui tombe à flocons sur cette scène, lui donne un caractère de déolation qui nous a vivement impressionnés.



Vue générale du puits Jabin.



Auguste Chareyron, le premier mineur qui descendit dans le puits après l'explosion. (Phot. Berton.)

Sans-gêne. Pourtant, à l'heure ont l'aspect d'un damier d'Arlequin; et, dans ce pêle-mêle



Le docteur Fayet, un des premiers arrivés dans le puits pour soigner les victimes. — (Phot. Ch. Fer.)



CATASTROPHE DU PUIITS JABIN. — Les obsèques des victimes. — Arrivée au cimetière du Soleil. — (Dessins de M. Scott, d'après le croquis de M. Mauroux, peintre à Saint-Etienne.)

tué roide; sa femme a pu lui échapper. Piette a été acquitté.

A quelques jours de là, le jury du même département a condamné à huit ans de réclusion un mapouvier nommé Parisot, trompé, bafoué, bravé par sa femme pendant des années, et qui a tiré sur elle trois coups de revolver. Elle a survécu à une dangereuse blessure, et lui-même n'avait pas réussi à se donner la mort, ce qu'il avait tenté très-sérieusement.

Voici maintenant, devant la cour d'assises de l'Aisne, un enfant naturel, Louis Eugène, qui se cache au détour d'un chemin pour guetter son camarade de travail et lui porte un coup de lime aiguisée; c'était pour venger sa mère. Il a été condamné à dix ans de travaux forcés.

Mais il faut s'arrêter dans cette triste énumération; d'ailleurs les trois ou quatre autres criminels que je pourrais citer sont moins convaincus de la légitimité de leur droit, parce qu'ils n'ont frappé que leurs malfaiteurs.

Cependant, parmi ces derniers, Planson, qui vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour d'assises de la Marne, vaut bien la peine que l'on raconte ici son histoire avec quelques détails: A vingt ans, il s'est lié avec Eugénie Courbe; il l'a quittée pour se marier, mais il est revenu à elle au bout de six mois, après s'être séparé de sa femme. Cette fille travaillait et avait de l'ordre; Planson lui vendait ses meubles, lui volait son argent, disparaissait et revenait régulièrement quand il avait dissipé en débauches tout ce qu'il avait emporté. Pendant dix-huit ans qu'a duré cette liaison, il n'a pas renouvelé moins de cinq fois ce petit manège, et il a trouvé en même temps le moyen d'engloutir dans cet abîme sans fond une vingtaine de mille francs, le petit patrimoine que lui avaient laissé ses parents. Quand la malheureuse fille prit la résolution définitive de le mettre à la porte, il se trouvait — c'est lui qui l'a écrit — « sur le pavé, à l'âge de cinquante ans. » C'est le revolver dans sa poche qu'il est venu alors réclamer « ses droits. » Il fait feu deux fois sur sa maîtresse, qui se réfugie dans la cave. Il fait feu alors sur le père de celle-ci, un vieillard de soixante-dix-huit ans, dont la mort est instantanée, puis il blesse gravement la fille, qui va tomber dans la rue.

Le misérable avait préparé une décoction d'allumettes chimiques qu'il n'a pas eu le courage de boire; il fuit dans un grenier où il joue encore une nouvelle comédie de suicide; la balle qu'il tire sur lui-même ne lui fait qu'une éraflure au poignet.

Planson avait pourtant écrit trois testaments; il y en a un qui est ainsi formulé:

« Je meurs heureux, parce que je meurs avec la femme que j'ai toujours aimée, que j'aime toujours. »

A l'audience, il a pleuré, il s'est attendri... sur sa propre destinée!

Passons vite! car les dernières correspondances viennent de nous apprendre qu'il est parvenu à se tuer dans sa prison.

Faute de cause gale, je recueille pour vous une histoire qui n'est pas un procès, mais qui pourrait bien en faire un — à la rigueur!

Une dame, que l'on ne nomme pas, et on a bien fait de ne pas la nommer, car cela n'ajouterait rien au piquant de l'aventure, une dame a mis au monde, dans un wagon de chemin de fer de Ceinture, deux jumeaux très-bien portants. Heureuse, et peut-être trop heureuse mère, cette inconnue, transportée à l'hospice, a donné le jour à un troisième bébé.

Je renvoie ce faits-Pari à certain juriconsulte que, dans ma dernière chronique, je vous signalais comme doué d'une aptitude toute particulière pour élucider les difficultés juridiques. — Je lui demande si la compagnie ne pourrait pas exiger au moins le prix d'une place pour ces trois jeunes voyageurs qui certainement sont arrivés sans billets.

Je sais bien que le fait constitue une contravention qui est de la compétence correctionnelle; mais je suppose qu'ils pourraient être considérés comme ayant agi sans discernement!

Et encore, j'y songe, voici qui devient plus sérieux: En matière de contravention, la bonne foi n'est pas une excuse!

PETIT-JEAN.

QUESTIONS & RÉPONSES

LES MOTS SINGULIERS

La question des *Mots singuliers* et de leurs origines nous a valu d'intéressantes communications. Nous citerons, en première ligne, celles de MM. A. Meyrac, Charles et Victor Legrand, Maurice B., Julien S., sans préjudice de celles d'autres correspondants qui ont traité des origines de certains mots dans une forme plus développée.

Le mot: ARGOT.

« Ici, dit M. Meyrac, nous nous trouvons en présence d'une langue riche en images, toute ruisellante de métaphores, toute sonnante d'harmonie imitative. C'est l'argot. D'où vient ce mot lui-même? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.*

N: m'apprenez vous pas, vous qui parlez latin, D'où cette belle langue a pris son origine?
— De la ville d'Argos, et je l'ai vu dans Pline, Répondit Balagni. Le grand Agamemnon Fit fleurir dans Argos cet éloquent jargon.

« On a trouvé des explications plus sérieuses, mais qui n'en sont pas plus décisives. Comme l'a dit Salomon: *Nil novum sub sole*, et cette langue mystérieuse se compose, pour une grande part, de mots français travestis qu'on retrouve sous leur déguisement et dont on connaît l'acte de naissance et les parrains.

« La langue d'argot est, plus que toute autre langue, imagée, ironique, pittoresque. Une femme noire et laide est une *nymphé de Guinée*; un commis voyageur, un *ambassadeur de commerce*, un *chevalier de l'aune*, un ramoneur, le *marquis Jean de la Suie*, etc. Il faudrait écrire un volume à la suite de ceux qui ont été faits.

« Je termine par une citation de Charles Nodier:

« Il n'y a personne qui ne doute qu'il y a cent fois plus d'esprit dans l'argot lui-même que dans l'algèbre, et que l'argot doit cet avantage à la propriété de figurer l'expression et d'imaginer le langage. Avec l'algèbre, on ne fera jamais que des calculs; avec l'argot, tout ignoble qu'il soit dans sa source, on referait un peuple et une société. »

M. Forgues est moins optimiste dans son étude sur le *Langage du monde excentrique*:

« La foule ne lit guère et choisit encore moins le peu qu'elle lit. Elle écoute, curieuse et béante, elle répète, sans trop de discernement, ce qui fait le plus de bruit à ses oreilles. On parle à ses yeux par l'enluminure violente, et non par les nuances délicates, à sa mémoire par la bizarrerie outrée bien mieux que par la grâce élégante. Une trivialité grotesque la saisit, « l'empoigne », vous dira-t-elle, tout autrement que le plus ingénieux sous-entendu. Elle comprend, elle apprécie, elle goûte d'autant mieux le jargon qu'elle en tient fabrique, et qu'en lui parlant ce langage à part, en lui rendant ce qu'on tient d'elle, on flatte son amour-propre en même temps qu'on se place au niveau de son intelligence. »

Voici maintenant les communications relatives à d'autres mots singuliers.

FIDIBUS

Ce mot est la contraction de *Fidelibus*. Dans les associations politiques d'étudiants allemands, les avis de toute espèce portaient la suscription: *Fidelibus*, abrégée ainsi: *Fidibus* L'étudiant, après avoir pris connaissance de cet avis qui lui parvenait souvent à la brasserie, le roulait et en allumait sa pipe.

M. Fey donne cette version:

Dans les universités allemandes, les admonestations officielles commencent par ces mots: *Fidibus discipulis universitatis*, etc. Les délinquants, qui allument par forfanterie leurs pipes avec le papier de l'admonestation, lui ont donné pour nom le premier mot de la première ligne. (*Dictionnaire de L. Larichey.*)

De là l'usage d'appeler *Fidibus* les papiers pliés à l'usage des fumeurs dans les bureaux de tabac.

MACHABÉE

En langage pittoresque, on appelle *machabée* tout cadavre d'homme ou d'animal flottant sur l'eau à la dérive ou échoué sur le rivage, et c'est le nom populaire

qu'on donne aux épaves humaines exposées à la Morgue. *Machabée* n'est-il pas la corruption de l'expression franc-maçonnique: *machéna*, en hébreu: « La chair quitte les os, cadavre pourri? » N'y a-t-il pas aussi là une réminiscence de la *Danse Macabée*, vulgairement appelée *Danse Macabre*, « où des squelettes mènent à danser toutes sortes de personnes? »

N'y aurait-il pas aussi une origine par allusion dans le *Livre des Machabées*?

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *L'Étrangère*, comédie en cinq actes, par M. Alexandre Dumas fils. — GYMNASÉ: *Le Charmeur*, comédie en trois actes, par M. Louis Leroy. — AMBIGU: *Miss Multon*, drame en cinq actes, par MM. Eugène Nus et Adolphe B lot.

VOUS vous rappelez l'ingénieuse et charmante tirade du panier de pêches dans le *Demi-Monde*. M. Alexandre Dumas a voulu lui donner un pendant, avec la tirade du vibrion, dans *L'Étrangère*. Qu'est-ce qu'un vibrion? Écoutez cette définition d'un de ses personnages, le docteur Rémonin: « Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on a pris longtemps pour des animaux, à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope, et qui sont chargés de corrompre, dissoudre et détruire les parties restées saines des corps en question. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en de certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des hommes véritables, mais qui n'en sont pas et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social. Heureusement la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un jour qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte et se casser ce qui lui servirait de tête sur le pavé de la rue; ou si le jou le ruine ou que sa vibrionne le trompe, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur; ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. On entend alors un tout petit bruit. Quelque chose qui fait hu-u-u-u. (*Il souffle un peu d'air entre ses lèvres.*) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, pas très-haut. M. le duc se meurt! M. le duc est mort. Allons, adieu. »

En conséquence de cette théorie, la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas pourrait tout aussi bien s'appeler: *les Amours d'un vibrion ou d'une vibrionne*. Son vibrion, c'est le duc Maximin de Septmonts, un débauché, un joueur ruiné, qui a épousé pour se refaire la fille d'un commerçant; sa vibrionne, c'est mistress Clarkson, une fille d'esclave, affranchie et enrichie on ne sait trop comment, et qui poursuit une idée de vengeance contre la société tout entière. Cette physionomie, disons-le immédiatement, a paru singulièrement exagérée. Où sont les femmes semblables à *L'Étrangère*? se demandait-on le soir de la première représentation, en cherchant vainement à mettre un nom au-dessous de cette figure de fantaisie qui voudrait se faire accepter pour un portrait.

Le vibrion va à la vibrionne, le duc de Septmonts va à mistress Clarkson; mais mistress Clarkson n'aime pas le duc. Elle n'aime personne. Le jour n'est pas loin cependant où, comme la courtisane amoureuse de la Fontaine, elle va se heurter à une passion véritable et profonde. L'objet de cette passion est un jeune ingénieur, Gérard qui tomba rencontré à Rome et à... donne un caractère de trouve à Paris. Mais vraiment impressionnés.

tress Clarkson. En revanche, il aime s'perdument et platoniquement la duchesse de Septmonts.

Déçue et furieuse, l'Étrangère déclare hautement la guerre à la duchesse; elle commence à lancer sur elle le duc, après l'avoir informé des sentiments de Gérard pour sa femme. Le duc profite de l'avertissement et veut tuer Gérard; mais, avec des complications plus dramatiques que sensées, c'est lui qui est tué par le propre mari de mistress Clarkson, revenu tout exprès d'Amérique pour débarrasser la société parisienne d'un de ses vibrions les plus gênants.

L'Étrangère est vaincue, car Gérard épousera la veuve du duc. Elle dévore sa rage et s'en retourne au pays d'où elle est venue, au bras de son mari, le féroce dénoueur de trames.

Grand succès de curiosité, grand sujet à discussion aussi. Heureux les écrivains qui occupent et passionnent l'opinion à un tel degré! Les qualités de M. Alexandre Dumas fils se retrouvent toutes dans *l'Étrangère*, en même temps que ses défauts, plus voyants peut-être encore que dans aucune autre de ses pièces. On est intéressé plus qu'ému, étonné plus qu'intéressé, déconcerté autant qu'étonné, choqué autant que déconcerté.

Bien lui en a pris d'être joué par des artistes d'un talent hors ligne, et principalement par M^{lles} Sarah Bernhard et Croizette, chargées, la première du rôle de miss Clarkson, la seconde du rôle de la duchesse de Septmonts. Ces deux jeunes femmes, dont les progrès sont éclatants, ont, sinon tout rendu possible dans la comédie nouvelle, du moins tout fait accepter.

Les rôles d'hommes ont été distribués aux chefs d'emploi, c'est-à-dire à MM. Got, Frédéric Febvre, Coquelin, Thiron et Mounet-Sully. C'est dire avec quel soin ils sont interprétés. Tous n'arrivent pas au même effet, mais tous y visent avec un zèle égal.

Le Charmeur, de M. Louis Leroy, que le Gymnase vient de représenter, est une jolie petite comédie d'un tour délicat et d'un esprit léger. M. Louis Leroy est déjà à la tête d'un répertoire qui, si modeste qu'il soit, a sa place dans la littérature dramatique. Son *Charmeur* est un jeune homme doué d'une rare puissance de fascination; il n'est pas cependant de la force du Prussien Royomir, qui faisait mûrir les raisins rien qu'en les regardant. Il va sans dire qu'il essaye surtout son talisman sur la jeune fille dont il est amoureux, et ensuite sur le tuteur de cette jeune fille. Celui-ci, après quelques vellétés de résistance, finit par se déclarer *charmé* comme tout le monde. M. Worms et M^{lle} Legault font valoir cette bluette, qui s'attendrit vers la fin, — mais comme on s'attendrit entre gens de bonne compagnie.

Où l'on fait plus que s'attendrir, où l'on pleure, où l'on gémit, où l'on sanglote, où l'on suffoque, où l'on syncope, c'est à l'Ambigu, — à l'Ambigu, qui joue *Miss Multon* avec M^{me} Fargueil. M^{me} Fargueil s'est incarnée depuis longtemps dans *Miss Multon*, une de ses meilleures créations à l'ancien Vaudeville. Les auteurs ont ajouté deux actes pour mettre leur pièce au point de l'Ambigu. Ces deux actes achèvent de transformer la salle en appareil hydrothérapique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

NOTES SUR L'ORIGINE DU PIANO

VOICI une chronique qui pourrait bien être lue froidement; et ce ne serait là peut-être que le châtement mérité de son outrecuidance.

Elle traite ingénument du piano et de ses origines; cela au moment où la France se donne une chambre des députés! C'est pousser un peu loin le sans-gêne.

Pourtant, à l'heure qu'il est, les murs de Paris ont l'aspect d'un damier multicolore, d'un habit d'Arlequin; et, dans ce pêle-mêle d'affiches, je crois

que l'on compterait autant d'annonces de concerts que de professions de foi politiques.

Les pianistes n'ont donc pas désarmé devant les candidats. Il y a ainsi toute opportunité à parler du piano; il est même salubre, dans ces jours halletants, de se ménager un sujet de conversation aussi innocent.

Et puis nous avons une sorte de dette envers le lecteur.

Quelques personnes se souviennent peut-être que nous avons, il y a deux semaines, esquissé en trente lignes une histoire des origines du piano. La notice était bien insuffisante; mais nous n'avions pas de place pour la faire plus copieuse. Ce nous est donc une sorte de devoir de compléter ce premier croquis avec les renseignements que nous avons pu nous procurer depuis.

Si on se le rappelle, nous avons cherché à établir que le psaltérion était devenu le clavecin lorsqu'on lui eut adapté un clavier semblable à celui des orgues, et que ses cordes, au lieu d'être pincées à la main, le furent au moyen de becs de plume que les touches du clavier mettaient en jeu.

Il est aisé de se figurer les effets obtenus par un artifice aussi mesquin. Le son du clavecin était petit, aigre, irritant. Il est vrai qu'on y était habitué; mais c'est sa seule excuse. La mandoline que l'on fait parler en agaçant ses cordes avec un plectre, n'est pas un instrument d'une grande puissance expressive. Et pourtant elle est cent fois plus vivante que le clavecin, parce qu'elle est dans la main de l'exécutant et qu'elle obéit directement à l'impulsion qu'il lui donne.

Le vice radical du clavecin était dans les sons d'égalité et de constante intensité qu'il faisait entendre. Alors ni *forte*, ni *piano*, ni aucune des nuances intermédiaires. La corde vibrait, ou ne vibrait pas, mais n'avait pas une troisième façon de se manifester.

On imagina alors des clavecins à deux claviers, mettant en vibration, l'un deux cordes, et l'autre une corde par touche, ou note. Le résultat était encore assez pauvre, surtout si l'on considère qu'il était obtenu au prix d'un maniement plus difficile pour le virtuose. D'ailleurs, entre le *forte* du premier clavier et le *piano* du second, nulle nuance possible.

Les facteurs se creusaient la tête, et ne trouvaient rien, parce qu'ils ne voyaient pas que la racine du mal était dans ces maudits becs de plume dont il fallait se défaire à tout prix.

Il en fut un cependant, du nom de Marius, qui, à Paris, en 1716, inventa les marteaux frappant la corde au gré de l'artiste (et j'allais déjà dire du pianiste).

Cette découverte, d'importance si majeure, ne fit d'ailleurs pas sur le monde musical l'impression qu'on pourrait croire. Le *forté-piano* était trouvé, mais il devait rester longtemps encore à l'état de curiosité industrielle.

Si bien qu'il est probable que Cristoforo, de Florence, ne savait rien de l'invention de Marius quand, deux ans plus tard, il eut aussi l'idée des marteaux.

Nous, Français, si dédaigneux de la gloire de notre Marius, nous pouvons donc laisser les Italiens fêter en paix leur Cristoforo, ainsi qu'ils s'y préparent pour l'été qui vient.

L'Angleterre et l'Allemagne, peu créatrices, mais habiles à profiter du bien d'autrui, s'emparèrent du clavecin à marteaux. L'industrie en fut accaparée pour un certain temps par Zumpe, de Londres, et par Silbermann, de Freyberg, en Saxe.

Sur ces entrefaites, et vers la moitié du dix-huitième siècle, un prêtre sicilien trouva le clavier transpositeur, qui, comme on sait, fait monter ou descendre le diapason de tout l'instrument par un léger déplacement horizontal.

Mais il fallait que le piano-forté passât encore une fois par les mains d'un Parisien pour acquérir un degré de perfection qui assurât sa popularité et son triomphe.

En 1768, Pascal Taskin, facteur, demeurant « rue de la Verrerie, en face la petite porte Saint-Merry, » s'avisait de garnir de peau de buffle les marteaux du piano, et donna ainsi au son une qualité jusqu'alors inconnue.

Mais nous n'avons pas à insister sur ce chapitre, pourtant si important, de l'histoire du piano. Nous l'avons développé plus au long dans notre chronique d'il y a quinze jours.

Le premier spécimen du nouvel instrument qui sortit des ateliers de la rue de la Verrerie fut vendu à M. Hébert, trésorier général de la marine et des menus plaisirs du roi.

Nous tirons en grande partie ces renseignements d'une lettre très-précieuse, insérée en 1773 dans le n° 5 du *Journal de musique*. Ce document si instructif est signé du chanoine Troustaut, organiste de la cathédrale de Nevers.

Et pour acquitter notre dette envers un chanoine si secourable, vous nous permettrez de faire revivre quelques-unes de ses paroles attendries. Il est d'ailleurs peu cité dans les écrits modernes, et ce petit regain de publicité ne peut que nous rendre ses mânes favorables.

Après avoir démontré que le marteau habillé de buffle obéit au doigt du claveciniste, et permet au discours musical de passer par « les plus charmantes vicissitudes », il s'écrie : « Quelle prodigieuse variété dans un instrument auparavant si ingrat! La magie des sons qu'il fait entendre aujourd'hui captive bientôt l'attention de l'auditeur, intéresse son cœur, l'enchanté, le ravit. Le plaisir que vous goûterez en entendant le clavecin enchanteur vous en fera bientôt éprouver un autre, non moins délicieux pour les âmes bien nées, celui de la reconnaissance! »

On ne peut chanter *hosannah!* avec plus de chaleur.

Mais ce n'est pas tout; il paraîtrait que Taskin aurait aussi inventé le jeu de la pédale. Écoutez encore parler le bon chanoine :

« Depuis 1768, notre auteur a su ajouter à sa propre découverte. C'est en combinant les effets du tact, des claviers et des buffles, qu'il s'est aperçu qu'on pouvait et conserver la même égalité de tact, et cependant enfler ou diminuer le son à son gré. En conséquence il a su placer sous le pied du claveciniste un tirant qui fait mouvoir immédiatement le jeu des buffles. Ce tirant recevant du pied une pression plus ou moins légère, enflé ou diminue les sons plus ou moins. On parvient aisément alors à faire sentir toutes les variations possibles dans l'exécution et l'on fait succéder à son gré des sons faibles ou forts, tendres ou éclatants, ce qui produit la surprise la plus flatteuse. »

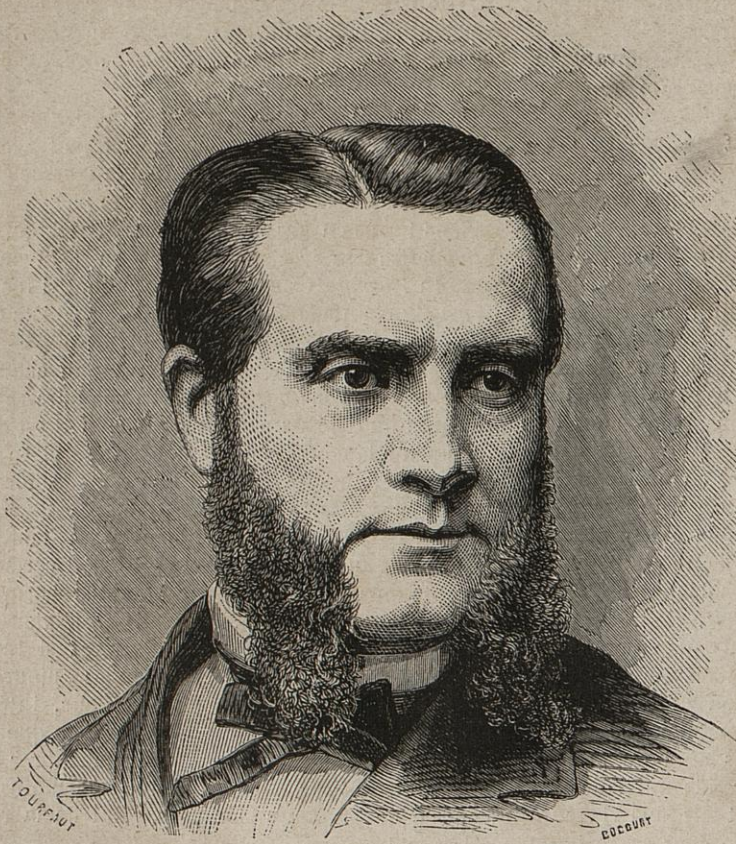
Comme on comprend, n'est-ce pas, que le nouvel instrument ne pouvait s'appeler que « forté-piano », du nom même de la victoire qu'il remportait sur l'inertie de l'ancien clavecin?

Les frères Érard arrivèrent enfin en 1776... Mais nous n'entamerons pas ce glorieux chapitre qui nous mènerait trop loin. Nous n'avons voulu donner que quelques indications historiques aux artistes et aux gens du monde sur un des meubles de leur salon.

ALBERT DE LASALLE.

LE COTILLON

Le *Cotillon* est plus en vogue que jamais; il n'est pas de bal complet sans un *Cotillon*; mais on est parfois fort embarrassé pour en varier les figures. M^{me} de Saverny vient de publier, dans la *Revue de la Mode* de ce jour, un article qui est pour ainsi dire le Code du *Cotillon*; la plupart des figures à la mode y sont détaillées, et, pour plus de clarté, notre collaborateur Bertall a dessiné quatorze scènes qui accompagnent le texte et font passer successivement sous les yeux des lecteurs toutes les variations de cette danse, aussi originale qu'amusante. Un abonnement de trois mois à la *Revue de la Mode* (qui paraît tous les dimanches) coûte 3 fr. pour Paris; 3 fr. 50 pour les départements, sans les gravures coloriées. — Le même abonnement, avec gravure coloriée chaque semaine, coûte 6 fr. 75 pour Paris, et 7 fr. pour les départements. En souscrivant de suite un abonnement de trois mois, partant du 1^{er} janvier ou du 1^{er} février, on recevra le cours complet du *Cotillon*, avec les illustrations de Bertall. Envoyer mandat-poste au directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, Paris.



M. FÉLIX VOISIN, préfet de police.

(D'ap. la phot. de M. Appert.)



M. LAURENTIE, directeur de l'Union, décédé.

(D'ap. phot. de M. Franck.)



M. Caverlet.
(Lafontaine.)



Reynold. Fanny Merson. Henry Merson.
(Dieudonné.) (Mlle Bertet.) (Berton.)



Mme Caverlet.
(Mlle Rousseil.)

THÉÂTRE. — MADAME CAVERLET, comédie en quatre actes, par M. Émile Augier, représentée au Vaudeville.

Dessin de M. Edmond Morin. — (Voir l'article *Théâtres*, n° 982.)

Commandant d'Infanterie



Artilleur



Continiere



Genie



Lanciers de Sagonte



Infanterie de ligne



Flussard de Pavia



Artillerie de montagne



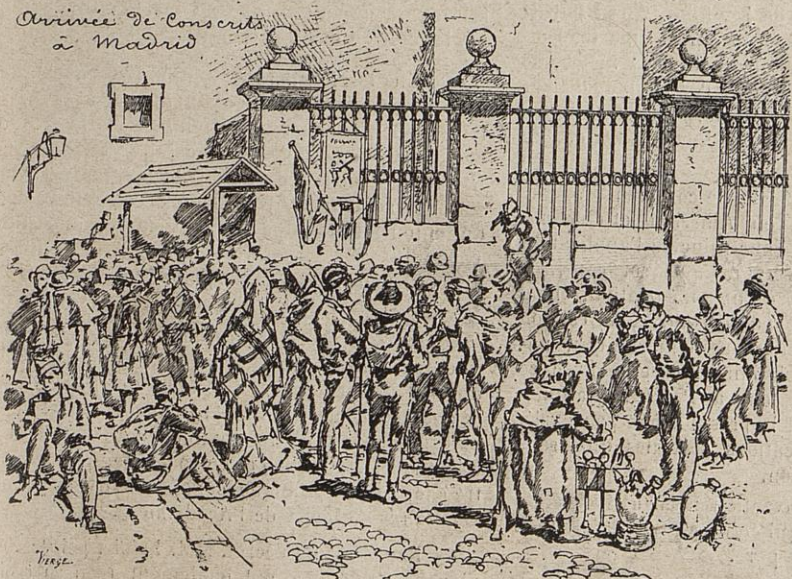
Transports militaires



Infirmier et Brancardiers



Arrivée de conscrits à Madrid



Gendarme à pied



Gendarmes à cheval



Attaque de la redoute de Caceres par les Carlistes



Un aumônier



PHOTO. YVES & BARRET.

MEMENTO

Faits divers, etc. — Au mois de juin prochain aura lieu à Bruxelles, un congrès spécial, où seront examinées toutes les questions d'hygiène publique et de sauvetage. On s'y occupera de tout ce qui intéresse la vie usuelle, et, plus particulièrement, des progrès de tous genres pouvant améliorer la situation des classes agricoles.

— Le 9 septembre 1877 s'ouvrira à Genève un congrès international de médecins, sous la présidence de M. Carl Vogt.

— Notre colonie de Saint-Pierre-Miquelon (Terre-Neuve) manque actuellement de médecins et le Gouvernement français fait appel aux praticiens de bonne volonté.

— Le généreux M. Peabody a fait, paraît-il, des disciples. Un grand négociant de Liverpool, M. R.-L. Jones, vient de léguer en mourant 300,000 livres sterling, c'est-à-dire près de 7,575,000 francs, aux divers établissements de charité de la ville.

Voyages. — Les troupes russes viennent de châtier les rebelles kiptchaks qui s'étaient rassemblés dans la ville d'Andidjan. Après avoir bombardé la cité, les Russes l'emportèrent d'assaut en infligeant des pertes sanglantes aux Kiptchaks, qui ont fait depuis leur soumission.

— Le général anglais Kirkham, ainsi que deux de ses compatriotes, du nom de Hampton, au service du roi d'Abyssinie, ont été faits prisonniers par un détachement de l'armée égyptienne. Kirkham a été incarcéré à Massaoua et les deux Anglais seront renvoyés en Angleterre. Le nouveau corps d'armée égyptien est dix fois plus considérable que les troupes du malheureux Arendrup, et marche avec la plus grande reinspection sous la direction du tacticien le plus habile de l'Égypte. Tous les soldats sont armés de remington et sont appuyés par plusieurs batteries d'artillerie de campagne.

L'armée a reçu toutes les provisions nécessaires pour une longue campagne. Un grand nombre de chameaux, de mulets et même d'éléphants servent au transport des bagages.

— Les opérations militaires viennent de reprendre devant Atchin. Les troupes hollandaises, sous le commandement du général Pel, ont forcé un chef redoutable à quitter la position qu'il occupait près de leur camp et se sont emparées presque entièrement du district de Moekin.

— Le voyageur suédois Gustave Vyder se prépare à retourner en Afrique l'été prochain. Il cherchera à pénétrer dans les pays inconnus situés au nord du lac N'gami et y resterait quatre années entières.

Cet intrépide voyageur a déposé au musée d'histoire naturelle de Stockholm toutes ses précieuses collections africaines, et il les lui a léguées au cas où il viendrait à mourir dans sa nouvelle exploration.

— M. de Brazza, l'officier de marine qui est à la tête de l'expédition française au centre de l'Afrique, vient d'arriver au Gabon et va s'engager à l'intérieur du Sahara.

Nouvelles créations, inventions, faits scientifiques. — Tout le monde sait qu'on sale la viande et les poissons pour les conserver, et les choux pour les transformer en choucroute; mais bien des personnes ne croient pas encore qu'on sale aussi les tramways. Et pourtant c'est l'exacte vérité. La Grande Société des tramways, à Berlin, possède un wagon à sel qui, au moyen d'un tambour-semoir, sème cette manne terrestre sur les rails couverts de glace et de neige. Dès que ce véhicule y a passé avec ses deux chevaux, immédiatement ces eaux solidifiées sont dissoutes et les barres de fer deviennent propres comme si on les avait lavées à l'eau chaude. On n'est donc plus obligé, comme cela arrive en ce moment aux compagnies parisiennes, de suspendre le service et d'avoir recours aux anciens omnibus.

Cette question n'intéresse pas seulement les tramways berlinois, mais aussi les voitures particulières qui ont adopté l'écartement des roues du tramway, pour pouvoir circuler ainsi — en parcourant commun et gratuit — sur le bien d'autrui.

— On sait que depuis que la Prusse s'est emparée du Sleswig-Holstein, le projet a été conçu de creuser un canal à travers la partie nord des duchés, assez profond et assez large pour que les plus grands navires puissent y naviguer et s'épargner ainsi de franchir le Sund

et les Belts, et à contourner les côtes du Jutland pour passer de la mer du Nord dans la Baltique. Des ingénieurs allemands sont, depuis quelque temps, occupés à faire, sur les lieux, les études nécessaires; leurs travaux sont poussés avec la plus grande activité, car ils ne les interrompent ni jour ni nuit.

— Nos voisins d'outre-Rhin ont trouvé, sans doute, trop compliquée ou trop en désaccord avec le mode de prononciation la façon dont on écrit généralement les mots de leur idiome maternel. C'est pourquoi une commission avait été organisée pour simplifier l'orthographe de la langue allemande. Cette commission a annoncé, le 15 janvier, qu'elle avait terminé ses travaux, provisoirement du moins, car elle doit se réunir de nouveau dans le courant de l'année.

— C'est à partir du 1^{er} juillet 1876 que les colonies françaises, ainsi que les possessions anglaises de l'Inde, entreront dans l'Union postale. De ce jour, la taxe de toutes les lettres allant dans ces pays ou en venant sera abaissée à 50 centimes par 15 grammes.

— Le gouvernement anglais aurait, paraît-il, approuvé un plan de fortifications autour de Londres.

Mais il est douteux, dit le *Standard*, que le Parlement lui donne les pouvoirs nécessaires pour procéder à son exécution. Une entreprise de ce genre suppose une application très-étendue du droit d'expropriation, vu l'immensité de la métropole britannique, dont la population s'élève à 3,254,000 habitants, et représente une superficie de 117,753 milles carrés avec un total de 400,000 maisons.

— On sait que l'amirauté britannique fait des expériences avec un gros canon de 81 tonnes, qui lance un boulet de 500 kilos avec une vitesse de 470 mètres par seconde, à la sortie de la gueule. Ces résultats ont piqué au vif l'amour-propre de M. Krupp, notre fournisseur patenté du siège, qui prétend maintenir la supériorité dans sa marque. Cet habile industriel n'est parvenu à fondre qu'un canon de 63 tonnes, auquel il n'a pu faire lancer qu'un boulet de 450 kilos. Aussi fait-il, en ce moment, construire en toute hâte un marteau-pilon de 1,000 quintaux, qui tombera de trois mètres de hauteur et qui permettra de cingler des paquets d'acier et de fer si prodigieux, qu'on ne tardera pas à fabriquer en Allemagne des canons plus monstrueux encore que celui de Wolwick.

— Une nouvelle méthode médicale commence à faire parler d'elle en Angleterre, en Amérique et chez nos voisins d'outre-Rhin. Elle a pour principe l'application rigoureuse des prescriptions hygiéniques, et constitue plus un régime diététique qu'une médication, selon l'acception actuelle du mot. La *physiatrie*, tel est son nom, a pour apôtres des patriciens de mérite qui, naturellement, affirment devoir faire merveille avec ce système. Ils ont, d'ailleurs, tenu à Paris, il y a quelques mois, un congrès dont la presse a fort peu parlé, mais on annonce des publications spéciales qui, sans doute, attireront la discussion.

— Une très-ingénieuse invention nous arrive d'Angleterre : c'est une plume qui écrit sans encre; il suffit de la tremper dans de l'eau pure.

Statistique. — Le recensement hebdomadaire du paupérisme à Londres donne un chiffre de 89,149 pauvres pour la dernière semaine de janvier. De ce nombre, 37,405 sont recueillis dans des maisons de refuge et 51,744 reçoivent des secours à domicile. Ces chiffres semblent colossaux, n'est-il pas vrai? Et cependant ils sont bien au-dessous des derniers recensements; car on comptait, pour la même période, 10,500 pauvres de plus en 1875, 18,276 en 1874, et 22,616 en 1873. Espérons que cette marche décroissante de la misère ne se ralentira pas.

— La récolte en vins de 1875 a atteint le total de 83,632,394 hectolitres; c'est la plus forte du siècle; elle dépasse de beaucoup celle de 1874 qui atteignait 78,124,424 hectolitres, et celle de 1869 qui s'élevait à 70 millions d'hectolitres.

— Six officiers généraux prussiens ont été tués dans la guerre de 1870-71. Ils se nomment Bruno de François, Guillaume de Döring, le baron Otto de Diehenbroick-Grüter, Herman de Gerdtsdorf, Eberhard von Decken et Herman de Köntsky.

— Un fait aujourd'hui bien connu, c'est la prédominance des naissances masculines sur celles du sexe féminin; il en serait de même en ce qui concerne les mort-nés. M. Antony Rouillet a établi dans ses *Études sur la population*, couronnées par l'Institut de France, que dans quatorze États de l'Europe, pendant 159 années, on a une moyenne de 136 mort-nés masculins pour 100 mort-nés féminins. La Belgique (135 mort-nés masculins) est le pays d'Europe qui se rapproche le plus de la moyenne; la France en compte 145 du sexe masculin pour 100 du sexe féminin.

— Il se publie dans les Pays-Bas 354 journaux quotidiens et hebdomadaires, et 237 revues. A Amsterdam, le nombre des journaux s'élève à 60, à Rotterdam à 20, et à La Haye à 27.

— Un enchérissement sur la bière, même d'un kreutzer, a une grande importance pour le Munichois qui consomme en moyenne, de huit heures du matin à dix heures du soir, six à sept litres de bière : 7 kreutzers par jour, c'est 49 kreutzers par semaine, soit 6 francs par mois, 72 francs par an. Aussi, chaque fois que les journaux de Berlin parlent d'un impôt impérial sur la bière, les Bavarois se lèvent et brandissent leur cruche.

— La loterie fournit chaque année au trésor italien des sommes considérables. En 1874, celui-ci a reçu des joueurs 75 millions de francs. Les Napolitains seuls ont donné à l'État 23 millions et demi, les Piémontais et les Lombards 12 millions, les Siciliens 10 millions, les Toscans 9 millions, les Vénitiens 8 millions, les Romagnes 6 millions et demi, les habitants de la province de Bari 5 millions. Les gains se sont élevés en 1874 à 47,309,000 francs.

Archéologie. — Dans les travaux de déblaiement du nouveau boulevard Saint-Germain, on vient de découvrir un buste d'archevêque près de l'ancienne rue du Jardinot, et sur l'emplacement de la rue d'Erfurth, des fragments considérables d'un sarcophage fleurdélié, ainsi que des parties importantes de figures allégoriques d'un beau caractère.

— Un chasseur, dans les environs de Gémenos, au vallon de Saint-Clair (Bouches-du-Rhône), en poursuivant un blaireau qui s'était réfugié dans une excavation, découvrit, en élargissant l'ouverture de celle-ci, une caverne naturelle dont le sol était jonché d'ossements humains, d'armes en silex et de fragments de poteries. La Faculté des sciences de Marseille a constaté que les caractères de ces ossements semblaient indiquer que ceux auxquels ils appartenaient étaient de la race mongole, qui, suivant les savants, aurait peuplé le midi de la France dans les temps primitifs.

— Dans les fouilles d'Olympie (Grèce), on a découvert un magnifique torse ayant appartenu à un conducteur de char, une statue de femme colossale, d'un style archaïque, dans le genre de celui de la fameuse Vesta Giustiniani, mais d'un travail bien supérieur. On a encore mis au jour des fragments de la ceinture de bronze qui entourait la statue de la Victoire, plusieurs tombeaux de diverses époques qui renfermaient des monnaies grecques et romaines, etc.

Beaux-arts. — M. François Coppée, un des collaborateurs littéraires du *Monde illustré* et du *Moniteur universel*, l'auteur de la *Bénédiction*, du *Passant*, de *Fais ce que dois* et de bon nombre d'œuvres poétiques si remarquables, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. Wallon a, en même temps, accordé à notre cher et sympathique collaborateur les palmes universitaires d'officier de l'Académie.

— Par le même décret, MM. Leloir, peintre, et Delaplanche, sculpteur, ont également reçu la croix de la Légion d'honneur, que le public leur décernait depuis longtemps.

Nécrologie. — M. Thomé de Gamond, ingénieur civil, âgé de soixante-huit ans. On n'a pas oublié que c'est M. Thomé de Gamond qui fut, il y a longtemps, le promoteur du projet de tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre, projet auquel il s'était voué avec une énergie et une persévérance admirables. — M. Poirier, interne en pharmacie, mort à l'hôpital des Enfants, rue de Sèvres, à Paris, victime de son dévouement. En soignant plusieurs enfants atteints d'angine couenneuse, il gagna la maladie et y succomba. M. Poirier était décoré de la médaille militaire, pour sa belle conduite à la défense de Châteaudun, en 1870. — M. Forster, l'ami et le biographe de Charles Dickens, auteur d'études historiques sur Cromwell et Marlborough et de nombreuses biographies. — M^{re} Duret, archevêque du Sénégal. — M^{me} la duchesse de Medina-Coeli, seconde fille de la duchesse d'Albe et nièce de l'ex-impératrice. — M. de Carné, membre de l'Académie française, ancien député, auteur de nombreux ouvrages d'histoire et d'économie sociale. — M. le docteur Andral, membre de l'Institut, père de M. Andral, le vice-président du Conseil d'État.

On ne joue qu'à J. Klein! *Cerises Pompadour, Lèvres de feu, Patte de velours, vauses; Cœur d'artichaut, Peau de satin, polk.*

TAXILE DELORD, *Histoire du second Empire*. Six volumes in-8°. Prix, 42 fr., payables cinq francs par mois. — Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, Paris.

ÉCHECS

Solution du problème n° 590.

- | | |
|------------------------------|------------------------|
| 1. D 1 D | 4. F 5 D (A) |
| 2. C 4 R, échec | 2. R pr. P |
| 3. T 6 FR | 3. R pr. C (1) (2) (3) |
| 4. D 3 FR, échec | 4. R pr. D |
| 5. C 3 C, échec déc. et mat. | |
- (1)
- | | |
|--------------------------|------------|
| 4. C 7 R, échec | 3. T 3 D |
| 5. D 3 FR, échec et mat. | 4. R pr. C |
- (2)
4. D 3 D, échec et mat le coup suivant.
- (3)
- | | |
|--------------------------|------------|
| 4. C 3 R, échec et mat. | 3. P 6 F |
| 5. C 1 CD, échec et mat. | 4. R pr. C |
- (A)
- | | |
|-------------------------|---------------------|
| 1. R pr. P | 2. F 5 D (meilleur) |
| 2. C pr. PC, éch. déc | 3. P 5 R |
| 3. D 3 FR, échec | 4. ad libitum. |
| 4. C 3 R, échec | |
| 5. D 5 F, échec et mat. | |

Solutions justes : MM. F. Signoud; le capitaine C., aux Lilas; Pradignat; Kassioff; L. de Croze; le café Central, à Péronne; J. L. G. de la Chauvinière; H. Lemaître.

Autres solutions justes du problème n° 589 : MM. R. Amier, officier au 96^e, à Briancou; J. L. G., à la Chauvinière; le cercle des Échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; El Liceo de Malaga.

Problème n° 585 : M. Fréd. Granados, à Savannah (États-Unis). P. JOURNOUD.

La Parfumerie du monde élégant, maison Delettrez (54 et 56, rue Richer), a pour devise : COMME NOBLESSE, TIRE OBLIGE. C'est pourquoi cette honorable maison tient à remplir son programme; ses dernières créations au parfum de l'Opopanax ont un cachet de distinction qui défie toute concurrence.

La collection de ces produits est complète; il y a : extrait pour le mouchoir, eau de toilette, poudre de riz, pommade surfine et un savon d'une finesse remarquable. Ces assortiments constituent une parfumerie spéciale qui suffirait à la célébrité de la maison Delettrez, si elle n'était pas depuis longtemps établie par son Eau de Cologne du grand cordon, surnommée la Maréchale de toutes, son Lait de cacao qui donne au teint la blancheur et le velouté de la jeunesse, et sa Lotion à la fraise que toutes les élégantes connaissent. Ajoutons

le Vignaique de toilette aux violettes de Parme, et l'arsenal de coquetterie est au complet.

LE PRINTEMPS

Nous quittons les frimas et les glaces, ou plutôt ce sont eux, heureusement, qui nous vont quitter.

En toute saison nos élégantes sont toujours charmées du cachemire de l'Inde. Comme costume complet, polonaise de ville ou robe de soirée et d'intérieur, elles n'ont jamais eu un tissu répondant mieux à toutes les exigences de la mode.

Nous avons pris connaissance d'une lettre d'une très-grande dame, la plus élégante entre toutes, qui patronne absolument et exclusivement le cachemire de l'Inde dont la lisière est chinée à jour.

Ce tissu pure laine a obtenu seul la médaille d'or, et nous félicitons M. Le Houssel, propriétaire de l'Union des Indes, rue Auber, 1, de tous les efforts qu'il fait pour mériter la confiance de sa nombreuse clientèle.

La veloutine Viard, inventée par M. F. Viard, parfumeur-chimiste, 5 bis, rue Auber, à Paris, a atteint un tel degré de perfectionnement qu'elle est adoptée aujourd'hui par tout le monde élégant.

Elle donne au visage le velouté, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, sans altérer la peau.

Sa vogue toujours croissante prouve sa supériorité incontestable. L'inventeur, dans le but d'assurer à son produit un succès durable, s'est attaché à n'employer pour sa fabrication que des éléments essentiellement hygiéniques et pouvant supporter sans crainte l'analyse la plus minutieuse.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laflitte.

La teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, est toujours la maison qui puisse donner à toutes les robes de soie et de laine le brillant et la souplesse du neuf. Pr déuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures de toutes sortes, sont teints tout faits avec la même perfection que s'ils étaient neufs. Teinture fine par ameublements. Expéd. par tout l'Europe.

PÂTE ÉPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

EAU GAULOISE

A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris

DÉJEUNER DES DAMES

ET DES JEUNES PERSONNES

Pour remplacer le Chocolat souvent si difficile à digérer et le Café au lait, dont les effets débilitants occasionnent aux dames une maladie très-répendue, de grands médecins recommandent tout particulièrement le Racahout de Delangrenier, 26, rue de Richelieu. Il est aussi léger qu'agréable, possédant les propriétés nutritives et reconstituantes qui conviennent aux personnes faibles ou atteintes de Chlorose ou d'Anémie. Dépôt : 26, rue de Richelieu, Paris.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PÂTE du Docteur Zed (à la CODEINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

VEULEZ-VOUS ÊTRE TOUJOURS JEUNE ET BELLE

Employez la Veloutine Viard * perfectionnée
Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte
Rue Auber, 5 bis, et chez tous les parfumeurs

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

COLLECTION

M. Camille MARCILLE

TABLEAUX ET DESSINS

- | | |
|--------------|----------------|
| BOUCHER | RIGNAUD |
| CHARDIN | TOUR (DE LA) |
| CLOUET-JANET | WATTEAU |
| DECAMPS | LE SODOMA |
| FRAGONARD | |
| GÉRICAULT | FRA ANGELICO |
| GREUZE | MANTEGNA |
| INGRES | VAN DYCK |
| LANCRET | RUBENS |
| LARGILLIÈRE | VELASQUEZ |
| PRUD'HON | ZURBARAN, etc. |
| MARILLIAT | |

MINIATURES, OBJETS D'ART

Première vente :

HOTEL DROUOT — Salle n° 8
les lundi 6 et mardi 7 mars 1876, à 2 heures.

EXPOSITIONS

Particulière : le samedi 4 mars 1876,
Publique : le dimanche 5 de 1 h. à 5 h.

Deuxième vente :

HOTEL DROUOT — Salle n° 3
les mercredi 8 et jeudi 9 mars, de 1 h. à 5 h.

Me CHARLES PILLET,

commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

Experts :

M. FÉRAL, peintre, 54, Taub. Montmartre. | M. CH. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges.
Chez lesquels se trouve le catalogue.

COLLECTION

M. le C^r J. de LISSINGEN

DE VIENNE

TABLEAUX DE 1^{ER} ORDRE

- | | |
|----------------------|--------------------|
| BACKHUYSEN | OSTADE (Adrien) |
| BEGA (Corneille) | OSTADE (Isaac) |
| BERCHEM (Nicolas) | REMBRANDT |
| BRAUWER (Adrien) | RUYSDAEL (Jacques) |
| CAMPHUYSEN | RUYSDAEL (Salomon) |
| CAPPELLE (J.-Vander) | TENIERS (David) |
| GOYEN (Van) | WELDE (W. Van de) |
| HALS (Frans) | VERSCHNICK (Corn.) |
| HOOCH (Pieter de) | WITT (Emm. de) |
| KONINCK (Ph. de) | WOUWERMAN (Phil.) |
| NEER (Van der) | WYNANTS (Jean) |

Composant

LA REMARQUABLE COLLECTION

M. le ch^r J. de Lissingen

Provenant en partie des Collections

VAN BRIENEN, DE MORNÏ, DELESSERT, PÉREIRE, G'SELL, TARDIEU, etc.

VENTE

HOTEL DROUOT, — Salles nos 8 et 4
le jeudi 16 mars 1876, à 2 heures.

Commissaire-priseur Me CHARLES PILLET, 10, r. Grange-Batelière. | Expert M. FÉRAL, peintre, 54, faub. Montmartre.

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

PRIX DU CATALOGUE ILLUSTRÉ : 10 Fr.

EXPOSITIONS Particulière, le mardi 14 mars 1876. Publique, le mercredi 15

De 1 heure à 5 heures.

COLLECTION

TABLEAUX ANCIENS

des Ecoles Hollandaise et Flamande

et des

TABLEAUX MODERNES

provenant du

CABINET DE M. TESSE

dont la vente aura lieu

HOTEL DROUOT, — Salle n° 8

Le samedi 11 mars 1876, à 2 heures.

Commissaire-priseur Me CHARLES PILLET, 10, r. Grange-Batelière. | Expert M. FÉRAL, 54, faub. Montmartre.

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE, le jeudi 9 mars 1876 | PUBLIQUE, le vendredi 10 mars 1876 de 1 heure à 5 heures.

CHATEAU ET TERRES DANS LE NORD

à 30 lieues de Paris.
CHASSE GIBOYEUSE. — Revenu : 30,000 fr. env. ron.
S'ad. à Me Goupil, not. à Paris, quai Voltaire, 23.

TERRE DE CRASVILLE LA ROQUEFORT

près DIEPPE, château du seizième siècle, fermes et futaies, cont. environ 100 hectares. A VENDRE. S'ad. à Me THURRIER, notaire à Pavilly, près Rouen.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 mars 1876, d'un G^r et 1^{er} HOTEL à Paris, LE PELLETIER n° 6, rue de Valenciennes, 101.
Contenance : 664 mètr. — Mise à prix : 760,000 fr.
Entrée en jouissance le 15 avril 1876.
S'ad. : 1^o à Me VIDAL, avocat, b. de Sébastopol, 101, et aux notaires ; 2^o Me Baudry, Chaussée-d'Antin, 68; 3^o et Me Pinguet, r. des Pyramides, 8, dép. de l'ench., chez lesquels on déliv. les permis de visiter.

ADJUDICATION, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 14 mars 1876, en UN SEUL LOT, des CHATEAU ET TERRE MIGNEAUX, à Poissy et Villennes, arrond. de Versailles.
CHATEAU avec GRAND PARC et dépendances, Moulin de MIGNEAUX et la prop. de FAUVEAU.
Conten. totale : 41 hect. env. — Jouissance immédiate.
Mise à prix : 400,000 fr.
Fac. de prendre le mobilier p^r 10,000 fr. en sus du prix.
S'adr. à M. Vidal, boulevard Sébastopol, 101, et aux notaires : Me Baudry, Chaussée-d'Antin, 68, et Me Pinguet, rue des Pyramides, 8, dépositaire de l'enchère, qui délivreront les permis de visiter

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.
GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers.
MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs.
Mise à prix : 240,000 fr.
S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



Je veux la paix.
Je supprime la guerre.
La France n'est-elle pas assez forte
pour imposer ses volontés aux autres
nations!

Je viens défendre ma dignité.

Et moi celle des autres!

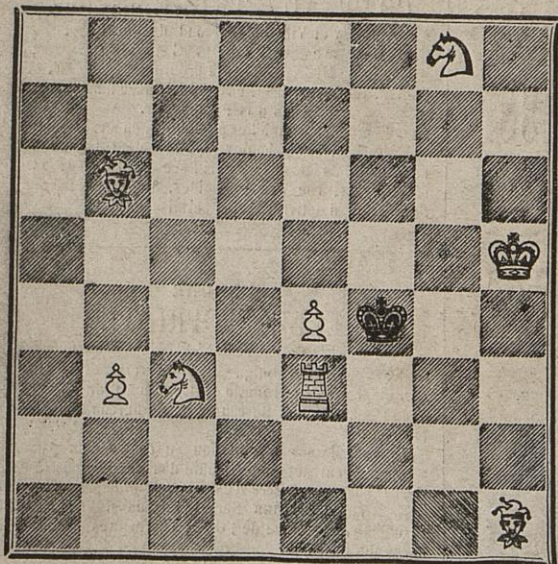
Le travail tue l'homme, je supprime
le travail.
La France est assez riche pour nour-
rir ses enfants.

LES RÉUNIONS ÉLECTORALES. — Types d'orateurs. — (Dessin de M. E. Robert.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 592

COMPOSÉ PAR M. G. E. BARBIER



Les Blancs font mat en trois coups

Voir les solutions à la page 127.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

SANTÉ A TOUS rerdue sans méde-
cine, sans purges et
sans frais, par la délicieuse farine de Santé
de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Certificat n° 89,211. — Orvaux, 15 avril 1875. — Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma quatre-vingt-treizième année du bien-être d'une santé parfaite. J'ai l'honneur, etc.

LEROY, curé.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Au nombre des gravures que publie la Mosaïque dans sa série de janvier, nous remarquons une magnifique composition : *En hiver*, par Giacomelli, l'éminent dessinateur de *l'Insecte* et de *l'Oiseau*. Cette série renferme en outre vingt-quatre autres gravures d'une exécution irréprochable. Ses articles sont signés par les noms les plus estimés du public.

60 c.; franco, 70 c.

Bureaux : 11, quai Voltaire, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La photochromie est à la couleur ce qu'est au dessin le crayon.

A deviné l'avant-dernier rébus (solution arrivée avant la publication du dernier numéro) : le cercle D. C. du Louvre, Ain-en-Provence.

Ont deviné le dernier rébus : l'OE-tipe du café de l'Univers, au Mans; Grand café Serin, à Angers; cercle de la Poste, à Briare; les habitués du café de la Paix, à Versailles.